

MEHOUS
CLÉMENT
DSAA DG2

ATELIERS

REBEL

REBEL

FANZINE

CARNET D'ENTRETIEN/
LA (RÉ)APPROPRIATION DE L'ESPACE PUBLIC /
RENDU AU 28/02/19 /

SOMMAIRE

00

- | | | |
|------------|---|-----------------|
| 01. | Avant d'entrer dans le vif du sujet. | P. 03-04 |
| 02. | Entretien avec Laura Morsch-Kihn. | P. 05-16 |

AVANT D'ENTRER DANS LE VIF DU SUJET

01

Laura Morsch-Kihn est diplômé d'une maîtrise en art plastique ainsi que de deux Master; l'un en histoire de l'art et de la photographie, et l'autre en management des organisations culturelles. Dans son activité professionnelle, elle cumule les casquettes, à la fois de curatrice indépendante et d'artiste-éditrice. On retrouve dans ces travaux quotidien des thématiques comme le travail, les interactions sociales, la précarité et l'esthétique de la périphérie, les contre-cultures et les sous cultures, ...Depuis 2014, elle développe plusieurs projets artistique et curatoriaux liées à l'édition alternative tel que «Le nouvel esprit du vandalisme », «Printing on fire», «Édition précaire», «Bleu de travail» ou encore «Rebel Rebel », un salon dédié au fanzine qui a maintenant lieux tout les deux ans au Fond régional d'art contemporain de la région Provence-alpes-côte d'azur et dans le cadre duquel elle organise des ateliers d'édition avec des groupes d'adolescents dans les quartiers nord intitulés Rebel Rebel zine. C'est ce dernier projet qui nous intéresse aujourd'hui et qui sera donc le point d'entrée dans la démarche de Laura.

ENTRETIEN AVEC LAURA MORSCH-KIHN

02

TOUT D'ABORD, COMMENT EST NÉ LE PROGRAMME REBEL REBEL ZINE ?

En 2014, Pascal Neveux, l'actuel directeur du FRAC PACA, m'a proposé de mener des ateliers d'édition à Marseille étant donné qu'ils sont assez actifs dans ce domaine d'une part par la collection de livres d'artiste et d'autre part avec le centre de documentation. J'ai émis des conditions celle de réaliser un projet contextuel en me rapprochant de la population des quartiers nord et de faire découvrir aux participants toute la chaîne d'édition, de la création à la diffusion en passant par la production.

C'est comme ça qu'est né Rebel Rebel zine qui comprend une résidence de recherche et création intitulé publication Rebel Rebel et le salon Rebel Rebel. D'ailleurs, le salon qui au départ devait être un rendez-vous entre le groupe Rebel Rebel zine et 4/5 éditeurs afin de montrer des productions s'est transformé en un salon international abritant 40 éditeurs. C'est assez fou de voir l'ampleur que cela a pris et l'engouement suscité en seulement deux éditions.

QUELS ONT ÉTÉ LES DIFFÉRENTS ACTEURS ?

Tout d'abord, il y a le FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur de Marseille. Il a joué un rôle majeur, d'une part en soutenant le projet dans sa globalité à la fois dans les idées mais aussi d'un point de vue technique et financier notamment le salon et une partie de la résidence. En parallèle, il y a la fondation Logirem qui elle apporte un soutien financier sur les ateliers et la résidence. Cette fondation d'entreprise rattachée au bailleur social LOGIREM, gère entre autres, une partie des immeubles dans le quartier de la Busserine là où se déroule Rebel Rebel zine et la résidence. Depuis 20 ans, ils soutiennent des projets liés à l'art et à la culture dans les quartiers prioritaires où ils sont présents. Maîtrisant bien le sujet, il possède aussi une connaissance opérationnelle.

Sinon, outre mon association via le projet Printing on fire et la Straat galerie de Marseille, il y a eu le centre social de l'agora la première année puis le collège Édouard Manet la deuxième. Ces deux structures toutes deux situées à la Busserine ont permis de capter les publics jeunes et ont accueilli les ateliers.

C'ÉTAIT LE POINT D'ENTRÉE POUR ALLER VERS SES JEUNES ?

Oui il est important de travailler avec des organisations sur place. Tu ne peux pas envisager de débarquer comme ça dans un quartier dont tu n'es pas issue ou avec qui tu n'as aucun lien et dire aux habitants « faisons un fanzine ! ». C'est d'une part très intrusif car tu t'invites dans une « famille » dont tu ne fais pas forcément partie et d'autre part il faut, d'une certaine manière, gagner la confiance des habitants. D'où l'importance de se faire introduire et travailler avec ceux qui ont une connaissance aiguë de l'environnement. L'idée était donc de commencer par une figure familière, déjà intégré dans le paysage local, une structure qui s'implique dans la vie du quartier, d'où le centre social est par la suite le collège.

POURQUOI TU AS PRIVILÉGIÉ LE SUPPORT DU FANZINE POUR ALLER VERS CES JEUNES, QU'APPORTE T'IL ?

Tout d'abord, c'est un support que je connais bien étant éditrice de zines et pour lequel j'ai un intérêt particulier. Ensuite, je l'ai choisi en raison du contexte car le fanzine est un support mobile par définition. Il est fait pour voyager et dans ce contexte précis il peut être diffusé à l'intérieur et à l'extérieur du quartier, dans Marseille, la France et le monde.

Enfin, c'est à mon sens une façon idéale d'interagir avec l'autre et de produire sans nécessiter de beaucoup de moyens. Tu as une photocopieuse, du papier, du scotch, des stylos, quelques idées et tu peux t'exprimer sur tout ce que tu souhaites en prenant la parole librement car tu ne dépends de personne. Le zine dans sa forme la plus précaire est également facile à reproduire si les ados souhaitent poursuivre la démarche par eux-mêmes.

QUEL ÉTAIT L'OBJECTIF DE DÉPART , POURQUOI DONNER LA PAROLE À CES JEUNES GENS EN PARTICULIER ?

Il me semblait important de laisser la parole à ces ados. Les quartiers sont des lieux qui subissent énormément de pression. Il s'y passe beaucoup de choses intéressantes mais on en entend toujours parler de manière négative. Il y a tout un battage médiatique stigmatisant autour de ces zones. C'est pourquoi je pense qu'il y a un réel besoin de véhiculer une image à contre-courant, de déconstruire et démonter certains clichés. Le but de l'atelier est d'essayer de donner l'envie à ces ados d'agir en leur donnant un outil pour qu'ils puissent s'exprimer et faire partager leur propre culture. C'est toute la démarche du fanzinat qui importe : inciter à être autonome, auteur, producteur et diffuseur de sa propre parole.

COMMENT MET-ON EN PLACE CE GENRE D'ATELIER ?

Avec les partenaires, on fait un calendrier sur place pour voir à quel moment on peut se regrouper avec les jeunes et on mets en place toute l'organisation. La première année le rendez-vous était hebdomadaire sur le temps périscolaire. Le projet s'étalait sur 6 mois et il n'était donc pas toujours aisé de faire concorder les emplois du temps de chacun. Certains ados passionnés de foot avaient régulièrement des matchs. Par la suite, avec le collège, nous avons changé de formule. Les ateliers se déroulaient pendant les vacances dans le cadre du dispositif «école ouvertes» mis en place pour les ados qui n'ont pas l'opportunité de partir en vacances. Ils peuvent venir au collège et pratiquer des activités. J'ai donc mis en place des ateliers sur trois jours où je pouvais planifier des sorties, des rencontres et inviter d'autres artistes afin de nourrir la production.

COMMENT LES JEUNES ONT ÉTÉ SÉLECTIONNÉS, QUELLE ÉTAIT LEURS MOTIVATIONS ? Y EN A T'IL EU QUI VOULAIT APPROFONDIR ?

La participation est volontaire et il n'y a pas de sélection. Les motivations sont diverses mais en général, elles sont liées à l'envie de créer. Il y a peu d'activités artistiques proposées dans le quartier car elles sont plus orientées sur le loisir.

POURQUOI CES THÈMES, LE FOOT, LE QUARTIER, LE GRAFFITI ... ET COMMENT ONT ILS ÉTAIENT CHOISIS ? EST CE UNE DÉCISIONS COLLÉGIALE, OU C'EST TOI QUI FOURNIS CES THÈMES DE DÉPART ET QUE TU RESSERS APRÈS ?

J'ai choisi d'imposer la contrainte du thème en partant des cultures jeunes comme le sport, la musique, la mode pour dévier vers le quartier par exemple. Le collectif WERKER lui a mené un projet autour du "non-travail" intitulé Apprendre à ne pas travailler. Étant donné que le sport en l'occurrence le foot s'est révélé être un thème accrocheur, il est devenu une série intitulée droit au but. Trois numéros ont été réalisés à ce jour.

Sur dix ateliers, j'ai laissé les élèves une fois définir le thème. La classe SEGPA du collège Édouard Manet a choisi les insectes et cela a donné lieu à un vaste débat car les insectes c'est un thème large alors j'ai proposé les insectes bibliophages. Et, cela a donné naissance à INSECTIZINE.

QUELLE ÉTAIT LA PLACE DU JEU, LA DIMENSION LUDIQUE DANS TOUT ÇA ?

J'AI VU QUE VOUS AVIEZ PRODUIT DU VISUEL AVEC DES BALLONS DE FOOT ENDUIT DE FUSAIN PROJETÉS SUR DES FEUILLES PAR EXEMPLE. EST CE QUE TU T'EN SERS COMME UN PROCÉDÉ POUR LES INTÉRESSER OU EST CE QUE C'EST LE FANZINE QUI PORTE ÇA EN LUI ET QUE ÇA SE RESSENT TÔT OU TARD ?

Je conçois plutôt le zine comme une forme d'expérimentation et qui avec le recul peut être vécu comme un jeu. Tu as des pages vierges, il faut les remplir à partir de ce qui existe dans ton environnement immédiat et avec les moyens du bord. Ils avaient carte blanche pour produire le contenu avec des outils et techniques à disposition comme le ballon de foot enduit de fusain. L'idée était juste de les décomplexer sur l'expérimentation. Cela leur a d'ailleurs beaucoup plus, ils l'ont vraiment vécu la production comme un jeu et du coup ils avaient plus de mal à la concevoir comme un acte, un geste de création. Ça leur paraissait assez abstrait au début puis, de fil en aiguille, et surtout au contact de plusieurs artistes, ils ont fini par comprendre.

Y A T'IL EUT DES FREINS À LA CRÉATION, DES TABOU, DES RÉTICENCES?

EST CE QUE DES ADOS QUI SE SONT RETROUVÉS BLOQUÉS DEVANT LE FAIT DE CRÉER ?

EST CE QU'ILS ÉTAIENT DÉJÀ DANS UNE POSTURE DE CRÉATEUR OU EST CE QU'IL A FALLU LES Y AMENER ?

ÉTAIT-CE POUR EUX UNE DÉCOUVERTE OU ÉTAIENT ILS DÉJÀ FAMILIER AVEC LE CONCEPT DE PROJET DE GROUPE ?

Oui pas mal de jeunes dessinent ou rappent, ... et d'autres qui n'ont pas forcément de rapport à la création. Là où c'était un peu compliqué, ce n'était pas tant sur le travail plastique : dessins, photographie, peinture graffiti, etc. mais dans l'acte d'écrire. Je ne sais pas vraiment pourquoi mais ils n'ont peut-être pas forcément l'habitude d'être amenés à écrire librement. C'est très souvent laborieux. Pour certains, il y avait un blocage par rapport à l'orthographe, au vocabulaire, une espèce de peur du regard de l'autre, la peur d'être jugé. Donc à chaque fois j'insiste sur le fait qu'ils peuvent faire des fautes et utiliser leur propre langage !

Au début, j'étais très ambitieuse, je pensais que nous allions beaucoup écrire notamment des articles. Mais très vite, je me suis rendu compte que ce ne serait pas possible. Il aurait fallu mettre en place des ateliers d'écriture. Je le ferais sans doute dans le futur. Donc on a plus tablé sur des phrases jetées pour accompagner les dessins, les photographies, les photo-copies ou encore sur des textes collectifs comme l'hymne "chante ta fureur" dans le numéro Droit au but 2.

COMMENT ONT ÉTÉ DÉFINIS LES LIGNES DIRECTRICES DES PROJETS ?

COMMENT LES LIGNES DIRECTRICES SONT DÉFINIS, Y A T'IL UN CAHIER DES CHARGES PAR RAPPORT À L'ÉDITION ? EST CE QUE CE SONT LES PRODUCTIONS QUI AMÈNE LA LIGNE ÉDITORIALE OU L'INVERSE ?

Il y a des choses qui s'imposent d'elles-mêmes. Par exemple, le fanzine devait être facilement transportable, qu'il puisse circuler, être mis dans un sac. C'est pourquoi l'A5 était dès le départ une évidence. En fait, on est obligé d'amener des contraintes pour créer. Si c'est trop ouvert, trop libre, on a tendance à divaguer, à trop réfléchir aux possibles et à ne pas agir. Sinon le reste se dessine au fur et à mesure, c'est-à-dire que les participants sont force de suggestion. Le but étant de les limiter le moins possible en matière de rubrique, chemin de fer, nombre de page. J'attends qu'ils s'approprient le zine. En fait, mon rôle est de leur apporter un outil et de les accompagner.

VOUS AVEZ UN RÔLE DE CONSEIL MAIS CELA VOUS ARRIVE DE DEVOIR CENSURER OU REDIRIGER DES PRODUCTIONS?

Non, pas de censure ! . Il n'y a jamais rien eu de choquant dans les productions. S'il fallait donner un exemple c'est celui du collectif Werker invité en 2017. Ils ont demandé à un jeune de rédiger son calendrier de la semaine en formulant une phrase par jour. Il parlait de son quotidien et entre autres de deal. Nous n'allions pas censurer le contenu. Et c'est bien pour cette raison que l'on fait un zine car si tu veux un contenu lisse, il faut produire un magazine "classique". Il faut qu'ils soient totalement libres pour s'exprimer. Après ce sont des ados, ils sont encore un peu timides face à des adultes. Tu représente une certaine autorité. En les tout cas, il est hors de question de censurer sauf cas extrême comme des propos racisme par exemple.

POUR FINIR, QU'EST CE QUE TU PENSE À NOTRE RAPPORT À L'ESPACE PUBLIC ET À L'ALTÉRITÉ AUJOURD'HUI ?

EST CE QUE TU PENSE QU'ON NE VIT PAS UNE SORTE DE REPLIS SUR NOUS MÊME, N'EST ON PAS SUJET À UNE PEUR DE L'AUTRE QUI S'EST INSTALLÉ ?

Oui, en intervenant dans un quartier très populaire et en les écoutants parler de leur vie quotidienne, on comprend que les jeunes ados ont tendance à ne pas quitter le quartier. Ils vont assez peu au centre-ville. L'été ils ne vont pas forcément à la plage alors qu'elle est juste à quelques kilomètres de là. Il y a une sorte d'entre soi induit par la situation géographique, l'urbanisme ambiant, la situation politique et la question sociale. J'ai volontairement invité des artistes venant de Madrid, d'Amsterdam ou encore de New York. Cela a créé une sorte de dépaysement et renforcé un sentiment d'importance, ils se disaient: «Ah ouais quand même y'a des artistes comme ça qui viennent. C'est sans doute important ce qu'on fait et qui on est en fait !».

Pour revenir à la question de l'espace public au sens physique, le cas de la Busserine est un espace complexe avec ses codes que je suis bien loin de maîtriser. Il est notamment investi par le trafic de drogue. Avec la présence des guetteurs, tu es constamment sous surveillance donc cela te laisse peu de latitude pour faire ce que tu veux même si leurs rôles sont à priori de guetter la police. Certains adolescents sont assez critiques envers leur présence d'autres les voient comme une forme de sécurité tels des gardiens du quartier. Pour les adultes, avec qui j'ai pu en parler, ils donnent un très mauvais exemple à leurs enfants car bien souvent les guetteurs sont des ados qui ont décroché de l'école. Après les jeunes sont assez malins pour se créer leurs propres micro-espaces publics. Heureusement le centre social de la Busserine est aussi très actif. Je pense notamment aux concerts qu'ils organisent où des centaines de jeunes participent dans une euphorie sans limites où les rappeurs et danseurs locaux sont des stars. Il s'en dégage une énergie incroyable !. C'est là que tu vois la construction d'un réel espace public !

En ce qui concerne la question de l'altérité, si l'ont sans tient à la question des migrations ou encore de la présence du FN dans le XIV^e arrondissement à Marseille, tu vois bien que la société a du mal à accepter l'autre, la différence. Les gens sont limite choqué quand tu leur dis que tu intervies dans les quartiers nord. Ils pensent que je fais de la médiation sociale ! Il existe beaucoup de raccourcis dans la tête des gens même venant du milieu de l'art. Les personnes croient que les gamins là-bas sont ultraviolents avec des kalachnikovs, tous dealers et paumés. Alors que ce sont des gamins, mises à part la condition sociale, comme les autres. Comme tous gamins ils ont leurs problèmes, leurs rêves et leurs ambitions... De mon côté, je vois qu'ils sont très créatifs, curieux et doués. Sauf qu'effectivement ils habitent dans des quartiers compliqués qui leurs colle à la peau. C'est fou comment les politiques sont douées pour créer du clivage symbolique et physique en mettant les populations modestes à l'écart. Comment ils se débrouillent pour en rendre l'accès complexe. Un exemple qui me vient en tête: la Busserine c'est l'une des rares cités qui a une station de train et il était question de la fermer alors qu'elle permet de rejoindre le centre-ville en 5 min chrono ...

.... DU COUP C'EST UNE MANŒUVRE POLITIQUE ?

Pourquoi fermer cette station qui est sur la ligne Marseille - Aix-en-Provence qui elle ne va pas disparaître? Pourquoi le service public devient plus lacunaire à ces endroits où les habitants doivent partir loin pour travailler ou venir au centre ville pour étudier au lycée ou à l'université ? C'est bien une forme de stigmatisation et de ghettoisation.

**EST CE QUE TU PENSE QUE LES PROJETS COLLABORATIF SONT DES BONS MOYENS DE SE FÉDÉRER ?
COMMENT ON PEUT REGROUPER DES INDIVIDUS ISSUS DE MILIEUX DIFFÉRENTS. COMMENT PEUT-ON REGROUPER
DES INDIVIDUS ISSUS DE MILIEUX SOCIAUX DIFFÉRENTS ET LES FAIRE CONVERGER VERS UN BUT COMMUN ?**

On ne peut pas parler de mixité sociale dans le quartier de la Busserine. Rebel Rebel zine est cependant une projet collectif qui induit donc un travail en groupe. Ils permet surtout de mélanger les genres à un âge où les collégiens sont dans le clivage garçons/ fille. Là, tout d'un coup ils se mêlent et il y a comme un frein qui saute. Et puis c'est l'occasion de construire un projet concret ensemble. Alors certes c'est un objet précaire le fanzine mais c'est une amorce. C'est l'idée de sortir d'un cadre. Et puis force est de constater que ces fanzines intéressent (beaucoup d'amateurs, de bibliothèque m'en ont demandé). Il faut dire qu'il y a malheureusement peu de démarches artistiques de ce genre dans les quartiers et qui en dépassent les frontières. J'ai un rôle d'intermédiaire entre eux et le monde. Ce travail est avant tout le leur et c'est cela je pense qui intéresse tant.

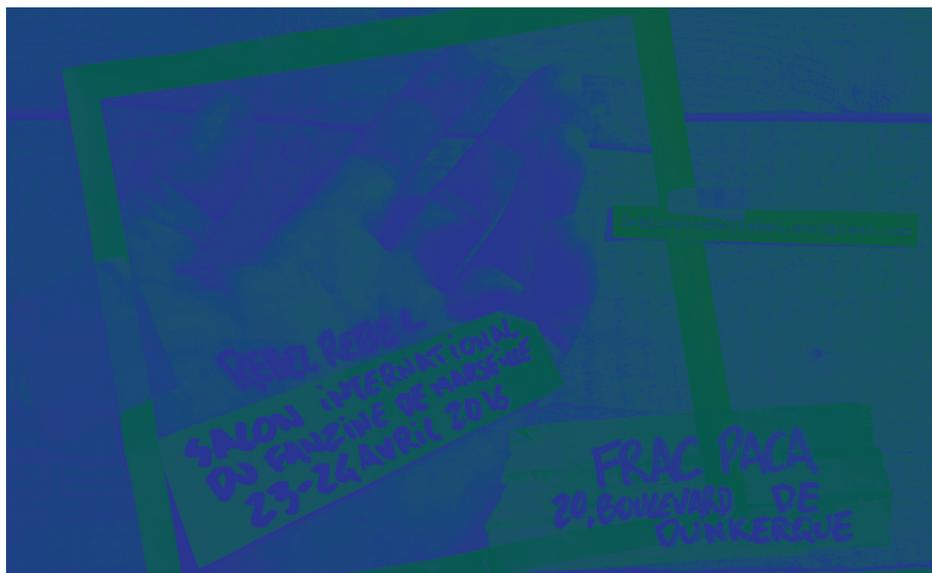
DE QUOI TE SERVIRAIS TU TOI POUR FÉDÉRER LES GENS SI TU DEVAIS ÉTENDRE CE GENRE DE PROJET À LA VILLE ENTIÈRE?

Je crois que chaque contexte induit différents paramètres. Il n'existe pas de formule et bien heureusement !

TU VEUX AJOUTER QUELQUE CHOSE POUR CONCLURE ?

J'ai été surprise de voir que les différentes sorties et les investigations dans le quartier on permet au ados de voir le voir différemment. Je pense notamment à une visite que nous avons faite d'une ferme à 10 minutes de la Busserine. Beaucoup d'entre eux n'avaient jamais visité les lieux, et pour cause, il n'en avait pas connaissance. C'est bien la preuve qu'on peut habiter un quartier sans le connaître. Cette démarche d'atelier fanzine, leur a permis de porter un nouveau regard sur leur environnement et de tenter de répondre à certaines questions. Par exemple, ils sont dans les travaux de là L2 depuis plus de 10 ans, avec toutes les nuisances que cela apporte: la poussière, le bruit... Ce genre de projet a permis de rencontrer la société qui s'occupe des travaux. En réalité ceux qui chapeautent le projet n'ont sans doute pas fait la médiation nécessaire auprès des populations impactés.

Le visionnage d'un documentaire sur le foot «les rebelles du foot» et le débat avec Gilles Perez, l'un des réalisateur à donner lieu à une discussion très forte. Ce film dressant le portrait de sportif se servant du foot pour émettre des revendications politiques a permis de soulever des questions historique, sociologique et politique graves ou/et fondamentales. Et il en va de même pour le fanzine, ce n'est pas juste faire des dessins, c'est réfléchir, prendre le temps de se poser des questions et agir.



Affiche du premier Salon «Rebel rebel fanzine».



Antoine Gautron Verhelle et des jeunes lors de la création du fanzine. Photo de Romain Gonzalez.



Un des ado (Enzo) devant l'une de ses créations après un atelier graffiti.Photo de Romain Gonzalez.



Tir au but sur papier avec ballon enduit de fusain.Photo de Romain Gonzalez.



Préparation du visuel pour l'affiche de la seconde édition du Rebel rebel fanzine. Photo de Pat McCarthy



Croquis d'intention pour la création d'un chariot pour un atelier de création de fanzine mobile par l'artiste Pat McCarthy.



Préparation de contenu par la méthode traditionnelle du papier découpé, collé.



Présentation du premier numéro du fanzine intitulé «Droit au but». Photo de Laura Morsch-kihn

POLICE DE CARACTÈRES

Big noodle titling - James Arbogast

Calibri - Lucas de Groot

IMPRIMÉ EN FÉVRIER 2018

Imprimerie - Hyper Copy Marseille

